

GRAFFITIART

Le magazine de l'art contemporain urbain | Urban Contemporary Art Magazine | www.graffitiartmagazine.com

ACTU :

À Moscou
avec Shepard Fairey

DOSSIER :

Creenga : 50 artistes au couvent
avec Axel Void

AGENDA :

Expos, foires, ventes aux enchères :
les événements à ne pas rater !

FRA : 8,70€ - DOM : 9,70€
BEL / LUX : 9,20€ - DEU / ESP / POR CONT : 9,50€ - ITA : 8,40€
GBR : 7,80€ - CH : 13,90€ - POL / NL : 9,7€ - SWE : 100 SEK
JPN : 1050 ¥ - CAN : 13,99\$ - USA : 10,90\$



L 17800 - 41 - F: 8,70 € - RD



SHEPARD FAIREY | FAITH XLVII | ONEMIZER | AEC INTERESNI KAZKI | HENDRIK BEIKIRCH | TRAVIS LOUIE | TOKIDOKI | FRED MORTAGNE

DOSSIER

50 ARTISTES AU COUVENT AVEC AXEL VOID

A.L. CREGO, ALBATRECH, AMAYA SUBER, AGUSTIN SANTOYO, ALBERTO MONTES, AXEL VOID, BERNIE PUIG, BOICUT, ED ZUMBA, ELSA GUERRA, EMILIO CEREZO, ERNEST ZACHAREVIC, FAFÁ, GABRIEL COCA, IVANA RAY SINGH, ISAAC CORDAL, IGNACIO ESTUDILLO PEREZ, IÑIGO SESMA, IVAN FLORO, FRANCO FASOLI (JAZ), JAVIER OLAIZOLA, JOAN MANEL, JOAQUIN JARA, JOHNNY ROBLES, JOFRE OLIVERAS, JOSE DODERO, JULIA SANTA OLALLA, LAGUNA, L.E.O., LEON KA, MARIA JOSE GALLARDO, MANEL BOIXADERA, MANUEL PALMA, MICHAEL BEITZ, MIKEL DEL RIO, MIREIA FERRAN, MOHAMED L'GHACHAM, MR KERN, NATALIA LASSALLE, N.O.U.S., PAWEL RYZKO, RETRY, SAGÜE, SEBAS VELASCO, SEKONE, SELEKA MUÑOZ, STEFAN KRISCHE, SLIM, SPOK, TROY LOVEGATES, VLADA TROCKA, ZOER

TEXTE / ARUALLAN

À l'heure où les collectifs d'artistes français meurent de leur hyper-précarité, il existe un couvent et une usine textile autrefois abandonnés à l'orée des Pyrénées espagnoles occupés par des artistes depuis vingt-cinq ans qui en ont fait un lieu de création, d'expérimentation et de résidence artistiques pour toutes disciplines. C'est là qu'Axel Void a réuni 50 artistes locaux et internationaux pour deux mois d'une résidence autogérée, d'une vie en communauté, d'échanges, de découverte de soi et des autres culminant en une exposition sur le thème de *Greença*, « la croyance » en catalan. Nous y étions.

At a time when French independent artist collectives are dying of hyper-precarioussness, a 19th-century convent and its adjoining textile factory standing at the edge of the Spanish Pyrenees has become the home of artists who, for the past 25 years, have transformed it into a place of creation, experimentation and residence for all artistic disciplines. This is where Axel Void brought together 50 local and international artists for a two-month residency, to live an experience of community, exchange, collaboration, and discovery of oneself and others, culminating in an exhibition on the theme of *Greença* (belief in Catalan).

Ci-contre - *Greença*, robe de mariée brodée créée par l'artiste polonaise Vlada Trocka et installée à l'intérieur de l'usine textile abandonnée jouxtant le couvent, Konvent.O, Berga (ES). © IAN COX - WALLKANDY.NET





Le 10 octobre dernier, des collectifs d'artistes contemporains, au premier rang desquels le Wonder, ayant choisi de se regrouper pour mieux créer en inventant des modèles économiques hybrides autogérés, ce qu'on appelle aujourd'hui des *artist run places*, ont publié une tribune dans le journal *Libération* pour hurler leur désespoir face à la disparition quasi-programmée de la production artistique indépendante faute de lieux pour l'exercer. En Espagne, la même situation existe sans doute, mais un petit village résiste : Cal Rosal en Catalogne. Il y a plus de cent ans, la famille Rosal construit une usine textile au bord de la rivière Llobregat, et crée ce que l'on appellera plus tard une colonie avec église, couvent-école, théâtre et cinéma, qui va bientôt employer plus de mille personnes. Les lieux résistent à la guerre mais pas à la crise du textile des années 80, l'usine et toute la colonie ferment leurs portes en 1992. Deux ans plus tard, Pep Espelt, musicien, demande à pouvoir occuper ces lieux abandonnés pour y répéter avec son groupe. Petit à petit, ce couvent, rebaptisé Konvent.0, va devenir un lieu de création et de résidence artistiques de toutes disciplines avec à sa tête, un collectif d'artistes et une ligne directrice immuable : indépendance, liberté de création, et prise de risque artistique. De ce foisonnement naît aussi le lien : le Konvent redevient un lieu de vie pour les habitants du village et de ses environs qui se retrouvent autour d'un verre et d'une programmation pointue de concerts, performances, théâtre, expositions.

Invité à la résidence, Axel Void, lui-même issu de la culture punk et des squats, découvre ce paradis autogéré, son utopie en somme. Il décide d'y mener à bien le projet qu'il fomentait depuis longtemps : « *Il me semble impératif de créer de l'empathie et une communauté. Nous manquons d'intimité dans ce mouvement. Il nous faut un lieu et un temps pour tisser des liens forts, pour se nourrir*

On October 10, some contemporary artist collectives – among which the Wonder collective – gathered in the aim of inventing new independent models in the form of artist-run spaces, decided to publish an article in the newspaper *Libération*. They raised the alarm and screamed their despair on the face of what they perceive as the programmed death of independent artistic production due to the lack of creative space. In Spain, the same situation undoubtedly exists, but a small village is resisting: Cal Rosal in Catalonia. More than a hundred years ago, the Rosal family built a textile factory on the banks of the Llobregat River and expanded in what would later be called a colony that would soon employ more than a thousand people. A church, a convent, a theatre and a cinema were also built. The places survived the civil war but not the 1980's textile crisis. The factory and the whole colony closed their doors in 1992. Two years later, musician Pep Espelt asked the permission to occupy these abandoned spots to rehearse with his group. Little by little, the convent, renamed Konvent.0, became a place of creation, an art residency for all disciplines headed by a collective of artists with immutable guiding principles: total independence, creative freedom and artistic risk-taking. The Konvent became once again a place blooming with life where the inhabitants of the village and its surroundings gather for a drink around edgy programming of concerts, performances, theater and exhibitions. Invited to the residency, Axel Void, who comes from punk culture and squats, discovered this artist-run paradise, which was the closest thing to his utopian dream. He decided to carry out the project he had thought of for some time: “*We are lacking a lot of intimacy in this movement. We need a place and time to build strong relationships, to feed each other intellectually and technically. My biggest goal is to create empathy as well as a*

Ci-dessus - L'équipe tente de faire entrer une voiture amochée dans le couvent pour l'installation des artistes Zoer et Sebás Velasco – sur le capot, Axel Void, autour Sebás Velasco, Zoer, Elsa Guerra, Joan Manel, Retry, Seleka.

© VINNY CORNELLI - STREETLAYERS

Page suivante - L'artiste espagnol (vivant en Suisse) Fafa en pleine réflexion sur l'une des pièces réalisées sur la thématique de la croyance (*Creença* en catalan).

© IAN COX - WALLKANDY.NET

mutuellement du point de vue artistique et technique ». Au-delà de la consolidation d'une communauté d'artistes urbains, Axel Void est également attaché à l'idée que les structures doivent changer. S'il n'est pas opposé au système et aux institutions, des alternatives sont néanmoins nécessaires pour assurer la diversité et la pluralité des expériences, que ce soit du point de vue du public et de l'accessibilité à l'art que de celui de l'artiste. Il lui faudra une année pour monter cette aventure qu'il développera à travers sa plateforme Void Projects dédiée à la production bénévole de projets.

Les cinquante artistes choisis, ceux du premier cercle, répondent avec enthousiasme à l'appel. Les premiers arrivent début juillet d'un peu partout dans le monde et découvrent l'ambiance particulière du couvent. Le lieu majestueux invite à la contemplation. Les artistes y vivent et travaillent à leur rythme, nuit et jour, ponctué par les repas, servis à heures fixes dans le grand salon baigné de lumière, devenu réfectoire. Une vie simple se met en place, ponctuée par les tours de vaisselle et service obligatoires, et égayée par des parties de ping-pong, d'échecs ou de baignades dans la rivière. La communion entre les artistes est palpable, ainsi que la joie d'apprendre des autres. Certains créent des œuvres collaboratives, d'autres investissent les plateaux déserts de l'usine, ou s'isolent dans leur cellule. Chacun repartira au bout de quelques semaines ou après le vernissage de leur exposition collective, enrichi et transformé par l'expérience, avec le sentiment d'appartenir à une nouvelle famille.

Au sein de cette communauté, sept talents émergents nous ont tapés dans l'œil : le Français N.o.u.s., les Américains Michael Beitz et L.E.O., les Espagnols Seleka Muñoz, Jofre Oliveras et Alberto Montes, et l'Autrichien Stefan Krische. ■

community". Axel Void is also committed to the idea that structures must change. He is not opposed to the system and institutions, but is convinced that alternatives are necessary to ensure the diversity and plurality of experiences, both from the point of view of the audience who needs new accesses to art, and from that of the artists who usually live a schizophrenic life, going from the isolation of their studio to the social exuberance of openings. Over the past year, he has worked on this idea through Void Projects, a platform dedicated to non-lucrative project production, which was joined by Charlotte Pyatt as a coordinator and Konvent.0 artists Elsa Guerra, Jofre Oliveras, Joan Manel and Manel Boixadera.

The fifty chosen artists responded with enthusiasm to the call. The first ones arrived at the beginning of July from every corner of the world and discovered the convent's peculiar atmosphere. This majestic place is an invitation to contemplation. The artists live and work at their pace, night and day, except for meals served at fixed times in the grand sitting room turned into a noisy dining hall. There, they can rediscover the simplicity of life, with mandatory dish washing rounds, frantic Ping-Pong or chess games and baths in the river. The communion between the artists is as palpable as the joy of learning from each other. Some of the artists create collaborative work while others stay in the nuns' cell or leave their mark on the inside walls of the factory. They all have to go back home at some point, after a few weeks or the opening of their show. Enriched by this experience, they feel like they have found a new family.

In this community, seven emerging talents have caught our attention: American artists Michael Beitz and L.E.O., Spanish Seleka Muñoz, Alberto Montes and Jofre Oliveras; N.o.u.s. from France, and Stefan Krische from Austria. ■



SELEKA MUÑOZ (ES)

Celui qui fut le mentor, le grand frère d'Axel Void quand ce dernier sortait de l'adolescence, ne pouvait pas manquer la résidence au Konvent.0. Seleka est un writer incontournable de la scène espagnole. Il a peint avec les plus grands qu'il a connus petits, à commencer par Os Gemeos. Il a monté sa galerie DeLimbo (avec Laura Calvarro) à Séville il y a douze ans, et plus tard à Madrid, pour offrir un espace aux artistes urbains. Seleka s'exprime aussi sur toile mais sa rare production prend immédiatement la direction des intérieurs de collectionneurs avertis. Au couvent, Seleka est donc un peu le patriarche, celui qu'on vient voir pour des conseils, qu'on écoute dès qu'il prend la parole ou qui concocte des petits-déjeuners salés pour qui sera en cuisine en même temps que lui. Cette résidence de deux mois fut également pour lui l'occasion de prendre le temps d'approprier certaines techniques et d'élaborer une œuvre cohérente pour sa première exposition parisienne. Lui qui refuse de toucher à la peinture figurative (« *des jolies filles avec des oiseaux, non merci, je refuse la peinture complaisante !* »), explosait d'une joie enfantine lorsqu'il traçait les sillons de ses abstractions faites principalement au crayon gras. ■

Seleka was Axel Void's mentor, almost an older brother when he was in his teens, so missing Creença was not an option. Seleka is a key figure of the Spanish graffiti scene. He painted with the greatest when they were only kids, starting with Os Gemeos. Twelve years ago, he founded the DeLimbo gallery (with Laura Calvarro) in Sevilla, and expanded later in Madrid, to help graffiti/ urban artists move forward and raise awareness about the movement. Seleka also has a studio practice, but his scarce production generally goes straight to the living rooms of wise collectors. Seleka was like the patriarch of the convent, the one others went to for advice, who could make a room silent when starting to speak, and who would prepare incredible breakfasts for those who happened to be in the kitchen while he was. This two-month residency also gave him the opportunity to take the time to create a coherent body of work for his first Parisian exhibition. He who always refused to touch figurative painting ("*pretty girls with birds, no thanks, I refuse over-indulgent painting!*"), was caught filled with childish joy while tracing the furrows of his abstractions with oil sticks. ■

www.instagram.com/seleka



Le Sévillan Seleka en pleine action. © IAN COX – WALLKANDY.NET

STEFAN KRISCHE (AT) & JOFRE OLIVERAS (ES)

Stefan Krische a rencontré Axel Void par hasard, à Vienne, lors d'un festival où l'un de ses amis artiste lui avait demandé un coup de main. À l'époque, il est en sixième année d'architecture. Il a fait auparavant une année de physique. Void et L.E.O. s'attaquent à la brosse à une paroi gigantesque. Krische les accompagne. Cette expérience et ses discussions avec les deux artistes ont quelque chose de cathartique et le conduiront, quelques mois plus tard, à abandonner ses études d'architecture et à bifurquer vers le design graphique. Avidé de connaissances, il veut être capable de modeler, de construire les installations, les édifices, voire les machines folles qu'il a dans la tête. Au couvent, Axel Void avait remarqué que Jofre Oliveras l'un des dirigeants du Konvent.0, artiste espagnol polymorphe, aussi à l'aise dans la sculpture, la peinture que dans la création de colossales structures-cocons semblait avoir la même approche créative que Stefan. Il leur propose de créer ensemble une installation dans la chapelle. Les deux artistes vont développer leurs idées dans le respect de la pensée de l'autre. Ils construiront cette croix creuse, une œuvre commune qui aura une signification différente pour chacun d'entre eux : la croix représentant l'absurdité du pouvoir du symbolisme pour Krische et le fait qu'on ne crée des symboles que pour s'opprimer soi-même pour Oliveras. ■

Stefan Krische met Axel Void in Vienna while helping out an artist friend at a festival. At the time, he was in his 6th year of architecture studies and had already spent a year learning technical physics. He joined Axel Void and L.E.O. on their lift and witnessed these two Davids attacking their Goliathesque wall with their tiny brushes. This experience and the discussions that followed with the artists had a cathartic effect. It led him to abandon his Architecture studies a few months later and turn to graphic design with the desire to gain the necessary skills to design and create the installations, buildings and crazy machines he imagines in his head. At the convent, Axel Void had noticed that Jofre Oliveras, one of the Konvent.0's managers as well as a polymorph artist, equally at ease with sculpture, painting or colossal structures, seemed to have the same creative approach than Stefan. He suggested that they built an installation together in the convent's chapel. The two artists agreed to the challenge and confronted their ideas while respecting each other's thoughts. The result was this wooden hollow cross, a unique piece, which, interestingly, has a different meaning for both artists: for Kirsche, it represents the absurdity of symbolic power; and for Oliveras, it tackles the fact that men only create symbols to oppress themselves. ■

gestucks.com | jofreoliveras.wordpress.com



Vue de l'œuvre réalisée par Stefan Krische et Jofre Oliveras dans l'ancienne chapelle du couvent. © VINNY CORNELI - STREETLAYERS



N.o.u.s. à l'œuvre sur sa fresque El Horror es Humano dans les sous-sols de l'usine textile abandonnée contiguë au couvent. © VINNY CORNELLY – STREETLAYERS

N.O.U.S. (FR)

On connaissait N.o.u.s. comme étant un homme de rencontres, curateur, producteur d'expositions folles, détenteur du carnet d'adresses le mieux gardé de France et un peu graffeur. À Konvent, il s'est révélé comme artiste. Autodidacte, il quitte l'école pour créer une soupe populaire itinérante en Inde. Puis il montera le projet de la *Tour Paris 13* et de *Djerbahood* pour la galerie Itinerrance, réunissant à chaque fois une centaine d'artistes venus du monde entier dans le plus grand secret. Il organise la résidence de Borondo et ses huit compagnons de jeu pour l'exposition pharaonique « Matière Noire » dans les Puces de Marseille. Avant l'été, il était le commissaire d'exposition d'Emancipation, située dans un ancien couvent marseillais et réunissant 23 artistes (voir *GAM* #39). À Konvent, N.o.u.s., discret et quelquefois solitaire, s'était exilé dans les sous-sols difficilement accessibles de l'usine abandonnée jouxtant le couvent qu'il appelait son trou. Il y peignait à la bombe, dans le noir, armé de la lampe de son téléphone, un hommage à Goya intitulé *El Horror es Humano* (« l'horreur est humaine »). Le résultat : une fresque impressionnante, une œuvre au noir, à la puissance d'évocation qui prend aux tripes. Une belle découverte d'un talent brut. ■

We knew N.o.u.s. as a curator, producer of crazy exhibitions, holder of one of the best-kept address books in France, who would graffiti and paint just for fun or help out his artist friends. He left school to create a mobile community kitchen in India. He then organized the *Tour Paris 13* and *Djerbahood* projects for the gallery Itinerrance, bringing together more than a hundred street artists from all over the world in the utmost secrecy. He organized a residency for Borondo and his eight artists friends during which they prepared the colossal exhibition "Matière Noire" in Marseille's flea market. Before the summer, he curated Emancipation, an artist residency and exhibition located in an old convent of Marseille (see *GAM* #39). In Konvent, he went back to being an artist. Very discreet and sometimes solitary, he exiled himself in the remote basements of the abandoned textile factory that he lovingly called his hole. There, only lit by his smartphone torch, he relentlessly painted a tribute to Goya entitled *El Horror es Humano* ("Horror is Human"). The result was an impressive, evocative and gut-wrenching mural and installation. The beautiful discovery of a raw talent. ■

www.instagram.com/mr.gael._.nous

Alberto Montes a créé cette toile pour l'infirmerie de l'ancien couvent, comme pour apaiser les fantômes de ceux qui avaient pu y séjourner.
© VINNY CORNELI - STREETLAYERS



ALBERTO MONTES (ES)

À tout juste 23 ans, Alberto Montes fait montre d'une réelle maturité artistique. Le Sévillan débute la peinture dans la rue. Adolescent, il joue de l'aérosol tous les week-ends, réalisant des fresques au réalisme figuratif. À 17 ans, il rentre aux Beaux-Arts de Séville et effectue une année à l'Université de Rome dans le cadre de son cursus. Là aussi, la rue l'appelle et il y troquera la bombe pour les pinceaux et les brosses. Si sa peinture murale est souvent consacrée aux portraits, et a pour objet de susciter la réflexion ou le dialogue, sa pratique en atelier est autre. Il se plonge, en effet, dans les paysages qui lui sont proches, campagne et montagnes dont il ressent qu'ils sont des capteurs d'identité et d'émotions. Ils lui permettent également de faire des expérimentations picturales, en abordant la toile du point de vue figuratif et en recherchant la porte qui peut le faire s'échapper vers l'abstraction. Au couvent de Cal Rosal, Alberto Montes a peint une série de paysages accrochés dans l'ancienne infirmerie. Il s'agit des montagnes environnantes représentées dans leur intemporalité. Grâce à de vieilles photos trouvées, il a pu les peindre telles qu'elles étaient il y a 70 ans tout en les représentant également telles qu'il les voit aujourd'hui. Et nous de plonger dans ce calme hypnotique qui aurait sans contexte apaisé les malades ayant résidé en ces lieux. ■

At only 23, Alberto Montes shows a real artistic maturity. The Sevillian artist started painting in the street when he was a teenager. Every week-end, he would go out with his friends, play with spray cans, and create realistic figurative pieces all over his town. At the age of 17, he entered the Fine Arts University of Sevilla and spent a year in Rome as part of his curriculum. The street followed him there too. He tried new techniques like painting walls with brushes, which he immediately loved. While his mural pieces often focus on portraits and aim at provoking thoughts and dialogue, Montes' studio practice is different. He likes to immerse himself in landscapes as he feels they are sensors of identity and emotions. While painting them, he also feels free to do pictorial experiments, approaching the canvas from a figurative angle and searching for ways to escape towards abstraction. At the convent, Alberto Montes painted a series of landscapes hung in the former infirmary. They represent the surrounding mountains and express their timelessness. Thanks to old photographs, Montes overlapped multiple realities, seeing through the eyes of a viewer 70 years ago as well as his own today. And in so doing, he plunges the viewer in a calm and hypnotic dimension. ■

www.instagram.com/alberto__montes



Œuvre de l'artiste américain L.E.O. dans l'usine de textile abandonnée jouxtant le couvent, ces deux lieux faisant aujourd'hui partie du projet Konvent 0, lieu de création et de résidences artistiques. © VAN COX – WALLKANDYNET

REGINALD O'NEAL AKA L.E.O. (US)

Boxeur, rappeur, L.E.O. a toujours dessiné et a même tâté de la bombe à Miami avec 2square. Mais il n'avait jamais véritablement pensé à être peintre avant de rencontrer Axel Void. Ce dernier lui propose de lui enseigner la peinture. Son talent lui saute aux yeux et il le prend sous son aile. Après à peine quatre mois d'apprentissage, il lui fait découvrir l'Europe et les festivals d'art urbain. Aujourd'hui, quatre ans plus tard, L.E.O. est invité à peindre des fresques murales par des institutions et festivals ; il est courtisé par des galeries et vient d'emménager dans un atelier. Son mentor a changé sa vie. Grâce à lui, il a découvert sa vocation, un peu comme on découvre certaines histoires d'amour, petit à petit, avec un étonnement grandissant. À travers sa peinture, il raconte son histoire et celle de ses proches vivant dans le quartier d'Overtown à Miami. Il exprime ainsi la réalité de son environnement et, de manière plus large, une part de l'histoire américaine contemporaine : sa sœur victime de violences conjugales, son père et ses frères en prison, un garçon du quartier tué par balle en pleine rue, un témoignage de l'horreur banalisée du quotidien de certaines villes américaines. ■

26-year-old L.E.O. can't recall wanting to be a painter before meeting Axel Void. He used to make music and draw a lot because it soothed him. He also occasionally painted murals with his friends 2square. After meeting him in the company of other street artists, Axel offered to teach him painting and eventually took him under his wing. After barely four months of apprenticeship, he took him to Europe and made him discover street art festivals. Today, four years later, L.E.O. is invited to paint murals by institutions and festivals; he is courted by galleries and has just moved into a studio. His mentor changed his life. Thanks to him, he discovered his calling as one delves into some love stories, little by little, with growing astonishment. Through moving paintings, he tells his own stories and those of his family and friends living in Overtown Miami: his sister victim of domestic violence, his father and brothers in jail along with community violence. He expresses the reality of his environment and, more broadly, a side of contemporary American history: a testimony of the horrific banality of everyday life in American cities. ■

www.instagram.com/l.e.other

MICHAEL BEITZ (US)

Il a passé des heures seul dans l'ancienne salle des fourneaux de l'usine textile attenante au couvent. À vider et nettoyer cette carcasse majestueuse abandonnée aux chats errants et aux crapauds pour en faire un lieu enivrant d'émotion, une chambre rêvée invitant à un voyage quasi initiatique. Ce contemplatif éclectique a débuté par des études de céramique avant de rejoindre Wendell Castle, l'une des figures du design de mobilier américain, avec qui il a travaillé sept ans. Considérant que la quête de perfection permanente sous-jacente au design pouvait conduire à une certaine rigidité, il décide de travailler sur ses propres projets en laissant éclater sa personnalité. Et là où un designer étudierait le rapport entre fonction du meuble et esthétique, lui préfère se concentrer sur la relation entre fonction et émotion. La table est ainsi pour lui un objet d'agression, surface plane où les tensions sont jetées à la face de ceux qui y sont assis. Il préfère de ce fait jouer la carte de l'isolement en bâtissant des tables montagneuses où personne ne se voit. Pour le Dismaland de Banksy, il a créé des tables de pique-nique tout droit sorties d'un rouleau de papier toilette. Il aime appuyer là où ça fait mal, en projetant dans ses œuvres son regard consterné, angoissé ou amusé sur le monde qui en dit long sur notre (son ?) rapport à l'autre. ■

Michael Beitz spent hours alone in the former furnace station of the textile factory adjoining the convent. He emptied and cleaned this majestic carcass inhabited only by stray cats and toads and transformed it into an intoxicating and vibrant place, a dream room inviting us to an inner journey. This eclectic yet contemplative artist studied the craft of ceramics before joining Wendell Castle, one of the leading figures in American furniture design with whom he worked for seven years. He came to realize that design's underlying need for perfection could lead to rigidity, and decided to work on his own projects to unleash his artistic mind. Where designers would study the relationship between the function and esthetic of furniture, he prefers to focus on the links between function and emotion. He sees tables as aggressive objects for instance, their plane surface being a place where emotional tensions ping-pong between the sitters. So he prefers to play the isolation card by creating mountainous tables blocking everybody's view. For Banksy's Dismaland, he built picnic tables coming out of toilet paper rolls. The artist likes to press where it hurts by taking a dismayed, anguished or amused look at society that says a lot about our (his?) relationship to others. ■

www.michaelbeitz.com

Michael Beitz surplombant son enchevêtrement de lits dans la salle des fourneaux qu'il a occupée pendant ses deux mois de résidence à Konvent. © ARJALLAN - ART STREET AND STORIES.COM

